



Armani Lestard, artiste
 Membre du collectif *Les Brasseurs* de
 l'Annexe de la Gare Maritime de
 Dunkerque, l'artiste se consacre à
 l'écriture de textes, de courts-
 métrages et de vidéos. Ses œuvres
 sont présentées dans de nombreux
 lieux d'art contemporain en France
 et à l'étranger. Ses œuvres ont été
 exposées dans de nombreux lieux
 d'art contemporain en France
 et à l'étranger. Ses œuvres ont été
 exposées dans de nombreux lieux
 d'art contemporain en France
 et à l'étranger.

LES BRASSEURS
 L'ANNEXE DE LA GARE

Armani Lestard

VERNISSAGE : SAMEDI 15.11.2006 À 18H !!!
 Exposition accessible du 19.11.2006 au 20.12.2006
 Du mercredi au samedi de 12H à 18H, dimanche de 10H à 12H et sur rendez-vous de

RESIDENCE : HENRI DUNOYER 100 - 59100 DUNKERQUE - FRANCE
 Armani Lestard (FR) - Aurélie Lestard (FR) - Laurent Impérial (FR) - Christophe Laverdy (FR) - 2006 - Benoit Fata (FR) - Pierre Girard (FR)



LES BRASSEURS est un collectif d'artistes, d'associations, d'associations momentané d'artistes belges et étrangers à qui les Brasseurs proposent une exposition individuelle gratuite
 et ouverte à tous les publics. Les Brasseurs ont pour objectif de promouvoir les artistes et de leur offrir un espace d'exposition et de travail. Les Brasseurs ont pour objectif de promouvoir les artistes et de leur offrir un espace d'exposition et de travail. Les Brasseurs ont pour objectif de promouvoir les artistes et de leur offrir un espace d'exposition et de travail.

LES BRASSEURS - 100 rue Henri Dunoyer - 59100 Dunkerque - France - Tél : +33 (0)3 20 42 40 81 - www.lesbrasseurs.com



il était une fois dans l'est

Rien de champêtre dans l'œuvre d'Armand Lestard. L'artiste déploie un monde brûlant et fantomatique, où la verdure fait place au minéral, avec des crassiers pour seules montagnes. Les gazouillis sont des bruits métalliques, furieux et grondants, ceux de la fonte qui coule ou des guitares électriques de groupes punk/rock. Son univers lunaire et en fusion va réanimer énergiquement le vieil entrepôt industriel anciennement fumant des Brasseurs...

Au cœur de son œuvre, un no man's land qui fut grouillant. L'artiste fait renaître de ses cendres la région de son enfance, la Lorraine sidérurgique, ce pôle industriel hyperactif devenu stérile. Les images sentimentales du passé se mêlent : les fantasmes d'adolescent (sublimier le crassier de Longwy en roche surgie d'un désert du far-West, se projeter dans des groupes rock en écoutant des 45 tours, admirer les lumières nocturnes des hauts-fourneaux...), la lutte politique, celle du père et des oncles contre la fermeture annoncée des usines, le crépuscule des dieux de la métallurgie... Reste le mythe, avec toutes les merveilles qu'il sous-tend.

Les hommes de fer lorrains ont de la voix. Le combat de 79 est violent et inventif : les opérations coups de poing se multiplient, comme le kidnapping rocambolesque de Johnny Hallyday (période costume blanc d'Indien à franges) ou l'installation d'un SOS géant et lumineux au sommet du crassier. Les œuvres s'inspirent de cette réalité historique sans être didactiques. L'imaginaire qui la transforme poétiquement l'emporte sur le témoignage objectif. Le passé est inscrit dans la chair.

Tel un haut-fourneau dont l'ouverture supérieure - le gueulard - sert au chargement du minerai et à l'expiration des gaz et fumées, l'exposition est composée de couches superposées.

Au sous-sol une zone tellurique, dans son ventre l'activité et l'affectivité humaine, au sommet un espace plus onirique.

Description.

Le creuset underground plongé dans les ténèbres est enflammé par une installation vidéo. Le bruit engouffre. Le métal en fusion coule en des flots épais et incandescents ; la fonte dégoragée gronde et fascine, comme les magmas rougeoyants de lave hypnotisent et endorment les yeux et font oublier le possible réveil du Moloch. Ces images filmées dans l'usine sidérurgique de Liège répondent à la flamme éteinte de la Lorraine.

Le rez-de-chaussée, dans la pénombre, dévoile la réalité sociale d'un système clos. A l'entrée, le spectateur est accueilli par un petit personnage en fonte, vêtu de son uniforme de métal (un casque de protection et un tablier). Ce groom heavy-metal est un clin d'œil de l'artiste à son père fondeur. Une installation mouvante, faisant partie d'un ensemble intitulé « La maison mère », fait tourner sur une poutrelle d'acier des petites maisons identiques en résine rouge et des lettres en néon qui, dans leur croisement, forment le mot « maison » ou « I am son ». Train-train quotidien, conditionnement d'une population habitant une même rue, près des usines, où toute activité, toute vie étaient régies par le patron du site sidérurgique. Une aquarelle aux couleurs passées représente cette rue des Rosiers où habitaient les grands-parents de l'artiste. A la transparence des couleurs et au silence de la rue déserte, s'oppose un dessin nerveux, recouvert d'un noir croûteux, sur lequel de petites maisons esquissées à la craie blanche semblent suspendues. Plus loin, une mine de fer représentée au fusain, charbon écrasé sur la surface blanche, fait entendre le bruit de la machine extractive. Une sculpture en fonte intitulée pain (douleur en anglais) de forme circulaire, entre pièce de fonderie mécanique et meule de fromage, accompagnée d'un néon rouge (l'incandescence encore), témoigne sans doute de la pénibilité de ramener le « pain quotidien ».

Le rock sent le soufre et la sueur, et ceux qui en jouent doivent aussi se dépenser sans réserve. Armand Lestard en fait l'expérience lors des concerts-performances des Equarisseurs, groupe punk rock dont il est le bassiste. Ainsi, le rock hante toute l'exposition. Des allusions directes filtrent dans nombre de dessins, mais surtout l'artiste développe une esthétique basée sur l'énergie, une certaine crudité et une culture lorraino-américaine. Et si le rock se définit d'abord comme une volonté absolue de non-appartenance, on comprend qu'il s'oppose ici à la chaîne (des sages petites maisons, des gestes répétitifs à l'usine), et traduit un désir de délaissier la route familiale pour prendre la contre-allée. Être good son ou bad boy, telle est la question.

Au 1^{er} étage, place à la tranquille torpeur d'un intérieur cosy-cheap. Le travail à l'usine est éprouvant, mais de retour à la maison on retrouve son petit monde, et le bonheur à l'odeur du chou farci. Deux autres installations de la « maison-mère » se répondent. Dans la première, une petite maison en suspension, fendue en son côté, est traversée régulièrement par une lampe flamme installée au bout d'une tige en perpétuelle rotation. Le manège imperturbable de cette veilleuse aérienne, par la traversée de la peau métallique de la maison qu'elle accomplit, annihile l'opposition entre extérieur et intérieur. Entre ronde de nuit, veillée, cycle de la journée, revenant fantomatique, intérieur éclairé qui échappe à la vue, rien d'olympique dans cette flamme, si ce n'est la force de la régularité et de la résistance. La seconde installation, Die Küche meiner Mutti, consiste en une reproduction échelle 1/1 de la cuisine des grands-parents de l'artiste. En bois brut, elle en reprend les volumes intérieurs délestés des détails, objets ou meubles. Les murs lisses et la chaleur du bois apaisent le vide de cette cabane minimaliste. Deux écrans télé superposés montrent d'une part la cuisine des grands-parents filmée avant liquidation, d'autre part la réplique de la cuisine (l'œuvre) filmée en temps réel par une caméra en rotation placée au centre de la pièce. A l'écran, les murs défilent et donnent la sensation de s'être malencontreusement engagé dans un rond-point sans sortie. L'intime, ce qui ne se partage qu'avec le cercle des proches, devient carrefour public... et la cuisine des grands-parents, qui concentre toute l'atmosphère réconfortante du repaire, un lieu universel, un dénominateur commun. Plus loin, des dessins de l'intérieur de la maison. Une ampoule brûlante anime la maison-mère, comme la coulée de fonte irrigue les veines du haut-fourneau, comme la veilleuse accompagne un monde à jamais englouti.

2^{ème} étage : le gueulard de l'exposition est inondé d'une lumière zénithale. Le paysage sidérurgique lorrain a été dévasté, la tribu des ouvriers clairsemée, le nouveau no man's land cache en sein une douleur rouge (« je suis un Indien / je suis un Apache / auquel on a fait croire / que la douleur se cache »). Mais de la morne ligne horizontale (le crassier de Longwy a été rasé) surgissent des éléments vigoureux. Des Indiens aussi. Et le vent tourne en grondement rock. Deux sculptures imposantes s'érigent du sol de l'exposition. Un tipi de 4 mètres de haut, vêtu d'une peau épaisse aluminisée, trône magistralement. Ce tissu matelassé, utilisé par les haut-fournistes et les vulcanologues, empêche la matière en fusion de s'accrocher. Campement nomade qui suit la migration des bisons dans les plaines, le tipi devient ici territoire symbolique de repit, sur lequel les éléments furieux ne font que glisser. Refuge après la journée de travail où le corps a été soumis à l'épreuve du feu, le tipi ouvrier est d'une grande noblesse. Réconfort aussi auprès du sexe féminin, convié dans la sculpture dans son ouverture supérieure. Objet magique hors d'attente qui convoque la danse autour du feu des guerriers, hurlant dans la nuit. Incantation sur la terre noire de scories, énergie propulsée, dévouement vocal pour se libérer. Sur un grand dessin, le nom des Cramps, en lettres criardes, traverse une silhouette orange à tête de mort et à l'unique main rouge : un zombie stable qui nous fait face, parallèle à une sorte de cierge, avec sur le côté l'inscription « Ramona ». A ce mot, l'ancienne génération entamera la douceuse mélodie du même nom, succès d'opérette à la grande époque du Châtelet, celle de Georges Guétary et de Francis Lopez... reléguée à la case has been par la génération du rock tout frais arrivé. La sieste des aïeux dévastée par le bruit des teenagers. En écho aux Cramps, le même mot évoque l'attitude punk rageuse et provocatrice d'un autre groupe américain cousin, Les Ramones, et en particulier celle de Joe Ramone, son chanteur. Les douleurs violentes (crampes), le squelette, la fureur musicale et vocale, la main rouge comme une gifle donnée à la tiédeur d'une douce mélodie, du ronron quotidien, du rond tout court. Place aux objets contondants, piquants, érectiles.

Après le tipi, s'élançe jusqu'au plafond un vieux piquet de jardin (modèle en bois bicolore) colossal. Ou bien est-ce plutôt une flèche d'Indien, blanche au bout rouge incandescent, hypertrophiée par d'autres désirs... Il s'agit en tout cas d'un totem en bouleau (arbre des régions froides), ici objet de culte de l'animalité, de l'instinct et de l'énergie libidinale, propres encore une fois à l'esthétique rock. Un mur de 9 mètres de long est recouvert de dessins mélangeant les techniques, dont les couches superposées, brillantes, rugueuses, épaisses, transparentes, donnent envie de caresser leur surface. Un haut-fourneau couché sur le flanc dans des couleurs terre de feu, échoué comme une capsule spatiale, des machines fumantes, la traction du minerai et le plancher de coulée, des sidérurgistes, un crassier et les dunes de minerai sur la digue de Dunkerque, des inscriptions (The New Christs, gueulard, chatte...), du jaune fluo, des ratures, des reproductions de disques rock mythiques, des peintures miniatures à partir de photos d'archives personnelles, des briques, des Indiens, des feuilletés de carnets de croquis, des amplis et des crânes flashy...

Armand Lestard conçoit et construit l'atmosphère de ses œuvres dans son atelier, au milieu de la ferraille, en bleu de travail, vieux short ou jean troué et t-shirt rock usé, gros pull l'hiver, sous les yeux d'Elvis, épinglé au mur, avec en fond la radio ou le rythme endiablé des Thugs ou de Motörhead. Suivant des horaires imperturbables, avec un acharnement et un savoir-faire impressionnants, il déploie son énergie et sa créativité avec la rigueur d'un métronome, toujours selon la devise de son groupe Les Equarisseurs « on y va à fond » (pour ceux qui aiment la viande, les performances scéniques explosives, et qui se soucient peu de leurs tympans). Armand Lestard est une mine à l'état brut au fond de laquelle perle une sensibilité à fleur de peau.

